

Chroniques  
des sept âges du monde



**Vincent Milhou**

**Chroniques  
des sept âges du monde**

Récit mythologique – Conte illustré

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

**Du même auteur**

*L'ange déchu* Éditions du net, 2021

Textes et illustrations : Vincent Milhou

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13395-9

# Prologue



Au grand commencement, aux temps d'avant le monde,  
 D'avant le temps compté qui fait naître et mourir,  
 Qui engendre au hasard et retire à coup sûr,  
 Le temps maître de tout, souverain de nos âmes,  
 Qu'y avait-il ?

Qu'y avait-il avant ? Qu'y aura-t-il après ?  
 Ces deux questions nous sont à jamais interdites,  
 Mais les êtres humains, toute leur vie durant,  
 N'ont de cesse, angoissés, d'interroger le vide  
 Jusqu'à ce que la mort tranche enfin la réponse.

Et ne pouvant savoir, alors l'homme inventa  
 Puis, dans la déraison, il crut à son fantasme  
 Qu'il fit dogme de foi... Cependant l'existence  
 Des dieux reste improbable.  
 Seul un fait est certain :  
 Nul ne peut ici-bas deviner l'au-delà.

Heureusement le rêve échappe à la raison  
 Et voici ce récit, la légende du temps,  
 Un conte qui décompte les sept âges du monde  
 Jusqu'à sa destruction ;  
 Car tout est à jamais amené à périr,  
 Car tout commencement nous conduit à la fin,  
 Chaque amour en naissant nous entraîne au trépas.

Voici donc ce récit, la légende du temps,  
 Ronde comme le monde  
 Et sans morale aucune,  
 Créée sans autre but  
 Que de vous divertir  
 En attendant la mort.

# Poème 1 : Les temps d'avant le temps

## CHANT 1

Bien avant les tourments du monde,  
Aux temps d'avant le temps,  
Était l'Harmonie.

L'Harmonie, hiératique, souveraine,  
Le bonheur éphémère et figé,  
Le temps dans sa course arrêtée,  
Prisonnier de l'amour dans l'univers absent.

Le mâle et la femelle, la lumière et les ombres,  
Et tous les éléments ne faisaient qu'un seul corps.  
Les passions opposées formaient un seul esprit,  
La parfaite Harmonie régnait sur le néant.

Mais tout passe et trépasse, même l'amour,  
Et l'Harmonie fut rompue.

Les tout premiers amants du monde,  
Qui n'étaient qu'un seul corps,  
Qui n'avaient qu'un seul cœur  
Et qu'une seule volonté,  
Cessèrent soudain de s'enlacer.  
Ils se déchirèrent en un violent baiser  
Et dans la douleur naquit le monde.

Crachés dans le vide, augurant les malheurs à venir,  
Naquirent alors les deux premiers dieux, Mayda et Mordod,  
La vie et la mort, Le jour et la nuit,  
L'ordre et le chaos.



## CHANT 2



Mordod était roi sur la terre, sur le roc infini, sur l'horizon sans vie du tout début des temps. Il régnait sans partage sur son trône de pierre tout au milieu du monde. Sombre et sévère, il demeurait là, assis, impassible, regrettant le temps de l'Harmonie, de l'amour perpétuel. Et il se lamentait :

– Seul le bonheur suffit. Tout le reste est folie.

Mayda, c'était elle qui avait brisé l'Harmonie, pour créer mille choses sur l'univers. Le bonheur éternel ne lui suffisait plus. Elle avait voulu connaître la beauté du souvenir, la fragilité de l'éphémère présent, la promesse de l'avenir. Elle avait détruit l'Harmonie, pour créer le Temps.

Et sur son trône de pierre, tout au milieu du monde, Mordod se lamentait :

– Seul le bonheur suffit. Tout le reste est folie.

Mayda créait et Mordod détruisait.

Elle était la vie et lui le trépas.

Elle avait fait la lumière, mais lui l'avait drapée dans son manteau de nuit. Seules restaient les étoiles dispersées sous la voûte, comme l'espoir qui persiste et qui nargue la mort.

– Seul le bonheur suffit, tout le reste est folie.

Mordod demeurait là, assis seul sur son trône, tout au milieu du monde, ressassant sa tristesse. Et ses pensées prenaient chair. Du venin de ses paroles, des routes sinueuses de son esprit, du feu de sa colère, naissaient les serpents. Ils se faufilaient partout sur la lande, s'insinuaient dans chaque recoin du monde pour aller chasser les créations de Mayda. Ils avalaient tout, gobaient tout, ne recrachant que sable et poussières. Rien n'échappait à leur voracité. Rien, sauf le feu des étoiles, hautes et souveraines, que les monstres rampants ne pouvaient attraper.

– Seul le bonheur suffit, tout le reste est folie.

Mordod était hanté par des passions funestes, rancune, colère et jalousie. Mais à ses yeux, lui était raisonnable et Mayda l'insensée, la seule coupable de tous les maux du monde. Elle avait rompu l'Harmonie par pure vanité et reportait son amour sur les milles choses qu'elle engendrait. Mais lui les annihilait toutes, désireux de rester coûte que coûte l'objet unique de sa passion. Et il avait remplacé l'amour, pour toujours évanoui, par la haine vive et tenace. Il ne pouvait se passer d'elle, et il la violentait.

Mayda avait perdu l'éclat de sa beauté d'antan. La douleur et la détresse avaient terni son corps. Elle n'était plus qu'un monstre

blafard pleurant la souffrance du monde, elle qui n'était que splendeur aux temps de l'Harmonie.

Et la reine engendrait les enfants de Mordod, les fils du viol, les géants, difformes et sans esprit. Les enfants du chaos subsistaient dans la lande, errant dans le désert. Ils chassaient les serpents pour en manger la chair, et ils tuaient le temps avec des jeux barbares.

Ils lançaient de longs javelots d'os dans le ciel ombrageux, et parfois parvenaient à perforer une étoile qui tombait en filant dans la nuit froide pour venir agoniser à leurs pieds. Les enfants de Mordod alors contemplaient ébahis le feu qui mourait, en se délectant de la chaleur des flammes sur leurs peaux épaisses. Mais toujours le feu se dissipait et bientôt il ne restait plus que des cendres dans le désert. Alors la meute des géants hurlait de rage, et leurs cris affolés déchiraient la nuit froide.

## CHANT 3



Or, après une éternité de vains efforts, Mayda se mit à douter.

« À quoi sert de créer, si tout meurt à l'instant, si chaque nouvelle vie porte le sceau du malheur ? » pensa-t-elle, pour la toute première fois.

« Seul le bonheur suffit, tout le reste est folie. »

Mayda répéta plusieurs fois les mots de son époux, et, caressée par l'ombre du doute, s'endormit sur le sable froid. Elle se mit à rêver aux temps de l'Harmonie.

Une lumière intense l'éblouit soudain. Elle se réveilla en sursaut. De ses songes était née une nouvelle étoile, la plus brillante de toutes, qui monta lentement dans le firmament. C'était l'étoile du Nord, celle qui aide les voyageurs perdus à trouver leur chemin.

Mayda se laissa guider par l'étoile qui l'amena jusqu'au trône de son époux, tout au milieu du monde. Mordod était là, endormi. Il était sombre, il était laid, mais Mayda, aveuglée par la lumière, ne vit qu'une silhouette étincelante. Silencieusement, elle défit le manteau de son époux, et sans le réveiller, elle le laissa pénétrer dans sa chair. Elle fit l'amour au vieux roi endormi, qui lui fit l'amour aussi, dans les songes, sans lever les paupières. L'Harmonie réapparut un temps, avant de s'évanouir, réminiscence éphémère des temps d'avant le temps.

L'un contre l'autre, les deux vieux amants venaient d'engendrer un enfant, le fils de l'Harmonie. En le portant, Mayda n'avait pas cogné son ventre, comme elle le faisait pour chacun de ses odieux rejetons, et le nouveau-né était plus petit que ses frères les géants, car il avait refusé de grandir pour ne pas blesser sa mère en naissant.

Mayda garda en secret le nom de l'enfant, Potestor, qui signifie dans une langue oubliée « celui qui devient sage ». Mordod, en voyant ce petit si chétif, se prit d'un rire énorme. Mais en remarquant que son épouse choyait amoureusement le nourrisson, il l'arracha, jaloux, de ses bras, et lui interdit de s'approcher de sa progéniture. La reine s'en fut alors à l'autre bout de la lande pour installer sa demeure dans une grotte secrète, au-delà de l'horizon.

L'enfant fut jeté dans la meute de ses frères les géants. Il devint vite la risée de tous, le souffre-douleur, la victime choisie de tous leurs jeux cruels, lui si petit et si beau parmi les fils de la laideur.

Mais Potestor ne réagissait guère. Il ne gardait pas de rancœur, nulle haine ni colère ne venait voiler son cœur ni éteindre l'innocence